

# L'influence de Laharpe sur Alexandre : avec des témoignages de souverains et écrivains russes

Autor(en): **Mogéon, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **46 (1938)**

Heft 3

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-36096>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# REVUE HISTORIQUE VAUDOISE

---

---

## L'influence de Laharpe sur Alexandre

avec des témoignages de souverains et écrivains russes

---

D'emblée, nous nous excusons, mesdames et messieurs, de devoir être bref et, au risque de commettre des oublis impardonnables, de fortement réduire la suite des notes que nous avons commencé de vous donner l'année dernière<sup>1</sup>.

Un homme a donc exercé sur les esprits de la fin du XVIII<sup>me</sup> siècle et du commencement du XIX<sup>me</sup> siècle une influence qui dépassait les limites de sa petite patrie vaudoise, pour l'indépendance de laquelle il travailla avec succès, non pas seulement vers 1798, mais aussi vers 1813-1815, alors que les armées de la coalition s'apprêtaient à remettre en mains des Bernois le coin de terre d'où les armées du Directoire avaient aidé à les écarter.

Laharpe<sup>2</sup> approcha les plus grands de ce monde, leur parlant d'égal à égal avec une aisance qu'aucune trace de servilisme ne troubla une minute. En outre, il n'était pas diplomate et ne voulait pas l'être.

Curieuse destinée que la sienne. N'ayant pu réaliser son désir de se vouer aux mathématiques ou de devenir un savant naturaliste, il finit par faire du droit et obtint

son doctorat. De caractère peu commode, il se prend de bec avec un magistrat bernois qui commet l'imprudence de lui rappeler qu'il était sujet de la puissante République. Il quitte le Pays de Vaud et devient précepteur des grands-ducs Alexandre et Constantin. Emporté par son tempérament, le voilà plongé dans l'atmosphère encyclopédique et voltairienne que l'on respirait à la cour de Catherine, grande admiratrice des savants de la Révolution. Peut-être le précepteur ne tenait-il pas suffisamment compte de l'âge tendre de ses élèves, mais de là à le traiter de « ridicule pédagogue », comme l'a fait récemment Maurice Paléologue<sup>3</sup> dans son livre sur Alexandre I<sup>er</sup>, c'est montrer que les diplomates et les académiciens n'ont pas toujours un sens psychologique affiné, ou, si l'on veut, le sens de la mesure. « Ridicule pédagogue », celui qui mettait en pratique l'enseignement intuitif, qui suivit le précepte nouveau : aller du connu à l'inconnu ! Au temps de Locke et de Rousseau, les idées avaient peu de réalisateurs dans un monde scolaire mal organisé et cependant Laharpe, maître d'école improvisé, sut se mettre à la page. Laharpe envoya à Alexandre les écrits de Pestalozzi, lui conseillant de confier à ce dernier les jeunes Russes qui se destinaient à la carrière pédagogique. En 1814, Alexandre eut même un entretien avec Pestalozzi ; il parlait de le faire venir à St-Pétersbourg. Ce à quoi Laharpe s'opposa, prétextant l'âge avancé et la maladie du célèbre pédagogue. Nous avons dit l'année dernière ce que nous pensions des cahiers manuscrits touffus écrits par Laharpe et qui sont à la Bibliothèque cantonale, et exprimé nos doutes sur l'absorption, par de très jeunes élèves, de tout ce qu'ils contenaient. Ce qui est certain, c'est qu'Alexandre, présentant au roi de Prusse son ancien précepteur, lui déclarait :

« Tout ce que je suis, et tout ce que peut-être je vaux, c'est à M. Laharpe que je le dois<sup>4</sup>. »

Même en faisant la part de cette cajolerie si naturelle dans le langage des cours, on ne peut, tant la même affirmation revient souvent sous les formes les plus diverses, mais concordantes, et même sous d'autres plumes, s'empêcher de la prendre au sérieux. Laharpe, du reste, n'était pas homme à se laisser duper par de belles paroles et si, parfois, la bonté de son cœur le conduit à être victime de sa naïveté, il connaît suffisamment l'âme et la tournure de son élève et ex-élève pour savoir si celui-ci est sincère. Or, il n'en doutera jamais, il se bornera à regretter qu'il n'ait pu constamment réussir à le mettre en garde contre les embûches de ses courtisans et qu'il se soit éloigné des belles maximes.

\* \* \*

Charles Monnard<sup>5</sup> et Laharpe lui-même renseignent sur la vie de notre concitoyen en Russie. En 1902 il paraissait à Lausanne, chez Georges Bridel, le *Gouverneur d'un prince*, édité par un Russe, von Schneider<sup>6</sup>. Puis, en 1925, en Allemagne et en allemand, une copieuse, une compendieuse biographie de Arthur Bœhtlingk, descendant maternel de Laharpe. Mais *bien d'autres ouvrages devraient être cités*.

L'un des plus intéressants est celui de J. Soukhomlinof<sup>7</sup> qui, ayant eu accès, en 1871, aux archives Monod à Morges, traduisit en russe un grand nombre de pages de l'original français qui, tombés sous les yeux de Schneider, furent retraduits en français et publiés tels quels, en partie du moins, dans son ouvrage paru à Lausanne. Nous avons désiré avoir à disposition le livre de Soukhomlinof, que M. Roubakine, propriétaire d'une im-

mense bibliothèque historique et scientifique, accessible au public, a bien voulu nous confier, tandis que nous obtenions, par son intermédiaire également, l'aide bénévole d'une licenciée en lettres de notre Université, M<sup>lle</sup> Tatiana Skavine, pour nous lire à vue le texte français.

« Une amitié véritable, écrit Soukhomlinoff<sup>8</sup>, liait Alexandre et son précepteur. C'est justement par ce mot que l'on détermine le mieux leurs relations réciproques et non par celui d'influence, qui n'est pas ici tout à fait en place, surtout si l'on embrasse la durée du règne d'Alexandre au lieu de s'en tenir aux années de jeunesse. Il y a, dans l'activité d'un personnage historique, tant de fils qui se mélangent qu'il est extrêmement difficile de déterminer ce qui est dû à une influence extérieure de ce qui est enraciné dans la profondeur du caractère.

» Durant un quart de siècle, plusieurs personnages ont paru au premier plan dans le cercle des politiciens qui avaient la confiance de l'empereur Alexandre et qui avaient capté sa bienveillance. Le choix de ces personnages dépendait généralement de l'humeur personnelle de l'empereur et des événements intérieurs de la Russie.

» Mais l'activité de Laharpe n'était pas du même genre que celle des collaborateurs russes du monarque. Ses relations avec l'empereur Alexandre durèrent 40 ans. Elles dérivèrent de sentiments réciproques, de rapports personnels soustraits aux oscillations de la vie publique et politique...

» Alexandre et Laharpe pouvaient discuter ensemble librement leurs idées, mais c'était ailleurs que le sort de l'Etat se décidait. Ni le temps, ni les hommes, ni les événements n'ont pu atteindre et compromettre la sympathie qui, une fois pour toutes, liait l'élève au précep-

teur. Or, ce n'est pas avec la sympathie qu'un monarque gouverne son Etat. Alexandre était entouré directement de courtisans qui avaient une tout autre mentalité que le Suisse républicain et qui battaient en brèche telle ou telle influence de Laharpe de nature à gêner leur politique réaliste. Ce fut une lutte de deux tendances contraires dont l'histoire mériterait d'être approfondie... »

Les idées, les aspirations de Laharpe, il les exprimait sans réticence, sans arrière-pensée et dût-il lui en cuire, c'était là le cadet de ses soucis. La voix du pauvre petit précepteur suisse se fit entendre dans une circonstance extrêmement grave pour l'avenir du pays qui lui donnait l'hospitalité. Un jour, Catherine ayant voulu recourir à ses bons offices pour engager le grand-duc Alexandre à travailler avec elle à la réalisation du plan destiné à frustrer Paul du trône, Laharpe refusa net.

Comprenant qu'aux yeux de Laharpe son prestige était irrémédiablement atteint, la souveraine saisit le premier prétexte venu pour signifier son congé à l'honnête homme. Et ici se place une scène fort touchante.

Laharpe ne voulut pas quitter la Russie sans revoir l'infortuné Paul qui détestait le jacobin, le croyant responsable pour sa part de la soustraction de ses deux fils Alexandre et Constantin à la puissance paternelle. Il n'en fut pas moins satisfait d'apprendre que leur précepteur désirait venir prendre congé de lui à Gatschina. L'entrevue ayant été accordée, Laharpe part immédiatement, a une conversation de deux heures avec le tsarévitch, qui se montre charmant et reconnaît ses torts.

Ce jour-là, le 25 avril 1795<sup>9</sup>, lisons-nous dans Schilder, et Monnard en fait mention, il y avait bal à la cour en l'honneur de l'anniversaire du grand-duc Constantin. La mère de celui-ci, Marie-Féodorovna, apercevant Laharpe,

effacé dans un coin, et suivant d'un œil intéressé les couples s'organisant pour danser une polonaise, s'approcha de lui et l'invita à danser avec elle. Mais Laharpe n'avait pas de gants, et cela augmentait sa confusion. Ce que voyant, le tsarévitch s'empressa de lui remettre les siens. Alors, Laharpe dansa la polonaise avec Marie-Féodorovna et il garda les gants. A sa mort, on les renvoya à St-Pétersbourg. Ils avaient été pour lui non seulement le souvenir d'une danse avec une princesse, écrit-il, « mais le souvenir du jour mémorable pour lui dans lequel il s'était réconcilié avec un ancien adversaire, ce qui est une preuve entre mille du bon cœur de cet homme, qui pouvait avoir de terribles ressentiments et une extrême sensibilité, et distinguer entre hommes et vie politique. Ne l'a-t-on pas vu compter des amis chez les Bernois, tandis que certains Vaudois lui allaient sur les nerfs<sup>10</sup> ! »

Les gants, à la mort de Laharpe, furent renvoyés et conservés aux archives d'Etat russes, rayon 5, n° 251.

Ignorant tout des circonstances dans lesquelles l'assassinat de l'empereur Paul s'était produit, Laharpe adresse à Alexandre des félicitations à l'occasion de son accession au trône et lui exprime l'espoir qu'il punira les assassins de son père. L'idée ne lui serait pas venue que son cher élève, alors privé de ses conseils, eût pu tremper dans une conjuration et il oubliait que, dans ses leçons d'histoire aux grands-ducs, il avait fait l'éloge de Brutus !

\* \* \*

L'ancien précepteur ayant exprimé le désir de revoir son élève, le nouvel empereur n'hésite pas un instant à le faire venir auprès de lui, à St-Pétersbourg, où il resta du mois d'août 1801 au mois de mai 1802<sup>11</sup>.

L'ancien directeur helvétique avait l'âme ulcérée. Ses méthodes avaient fini par lui susciter des ennemis et l'obliger à un retour peu glorieux à Lausanne, après le coup d'Etat manqué de 1800, suivi de l'incident de la lettre Mousson, que celui-ci contestait avoir signée. Laharpe, une nouvelle fois, avait quitté le pays pour rentrer à Plessis-Picquet. C'est de là qu'il résolut de retourner en Russie.

A quoi lui servaient maintenant les doctrines libérales qu'il avait tant prônées ! Il prononçait contre la démocratie des paroles extrêmement vives. Il invitait Alexandre à ne pas se laisser conduire par ses ministres. Il envoie des masses de lettres, de projets au Comité secret, dont il ne fait pas partie, et qui en est submergé à un tel point que plusieurs plis cachetés resteront ainsi pendant des années avant d'être ouverts.

« Ecoutez, dit Laharpe à Alexandre, avec votre bienveillance habituelle, les différentes opinions ; pesez-les et énoncez ensuite votre volonté. Je dis votre volonté, car pour le bien du pays, du peuple, le droit de commander revient uniquement à vous.

» Durant les 18 mois de mon gouvernement (ce « mon » sonne un peu étrangement chez un républicain) j'ai toujours dû retenir les ministres dans les limites de mon pouvoir, bien que nous fussions en une république. Même si vous aviez été entouré de Colbert ou de Sully, je vous dirais : délibérez avec vos ministres, étudiez leur activité, tenez-les à une distance respectueuse, gardez pour vous le dernier mot et non seulement n'admettez pas une ombre de leur influence, mais agissez de manière qu'ils ne puissent prévoir votre décision ni deviner votre secret. Sur toutes les questions plus ou moins importantes, il faut donner des réponses catégoriques. Un *non* résolu est



beaucoup plus efficace qu'une incertitude et une négligence <sup>12</sup>. »

La présence de Laharpe à Pétersbourg gênait cependant les réactionnaires. Chichkoff, dans un mémoire adressé à Alexandre, dit Schilder, exprime son regret de la prévention malheureuse d'Alexandre contre le servage en Russie, contre l'aristocratie, contre la noblesse, contre l'ordre et l'organisation anciennes. A son avis, le mal vient des suggestions du Français (*sic*) <sup>13</sup>.

Que Laharpe ait inspiré tels ou tels actes et donné librement des conseils, cette petite note de Schilder en témoignerait à elle seule :

« Laharpe exprima ses regrets de la nomination du comte Davadoski comme ministre. L'empereur se hâta de le calmer en lui disant qu'il n'y avait rien à craindre, que, lit-on dans le texte, il était nul <sup>14</sup>. »

Alexandre, toujours courtois, prenait cependant souvent connaissance des écrits de Laharpe afin de pouvoir en discuter avec lui. Le séjour de Laharpe à St-Pétersbourg en 1801 est avant tout celui d'un ami qui a désiré revoir un ami, pour qui la consigne est de le laisser aller et venir à sa guise, d'entrer chez l'empereur quand cela lui plaît.

L'un des premiers actes d'Alexandre, une fois monté sur le trône, avait été de rendre à Laharpe sa décoration de l'ordre de St-Vladimir, qui lui valait le titre de colonel et une pension que Paul, irrité de son attitude au cours de la campagne d'Helvétie lui avait supprimé.

\* \* \*

Enjambons l'époque tourmentée de 1799 et la période de l'Acte de Médiation. Napoléon se brouille avec les grandes puissances, qui méditent sa ruine. Plus tard, ce sera la Sainte-Alliance...

Le sort du canton de Vaud intéressait *peut-être* le tsar, dit William Martin<sup>15</sup>.

En tout cas, l'attitude du monarque russe pouvait avoir pour effet d'empêcher les Bernois de récupérer le canton de Vaud, comme l'intérêt qu'avait la France de révolutionner la Suisse en 1798 provoqua l'intervention armée de ce pays dans le Pays de Vaud, dont elle fit, en chemin, l'indépendance que les patriotes livrés à leurs seules forces et au sort aléatoire de pétitions à LL. EE. n'auraient pas obtenue.

Il arrive que derrière les bonnes actions on voie le motif égoïste préliminaire armer le bras et dicter la décision. En prêtant une oreille attentive et sympathisante à Laharpe qui, lui, ne pensait qu'au Pays de Vaud et à la Suisse, « Alexandre avait surtout en vue, en s'occupant de nos affaires, le maintien de l'équilibre militaire dans l'Europe centrale.

» Alexandre et Metternich jouaient sur les mots. Pour le tsar, ce n'était pas violer la neutralité que de traverser le territoire suisse. Il prodiguait aux Confédérés les bonnes paroles, et leur promettait que leur neutralité serait respectée<sup>16</sup>... »

En définitive, Metternich se moqua d'Alexandre, et ce fut l'entrée des Autrichiens en Suisse.

Cependant, le 7 décembre 1813, Laharpe avait fait porter, de Paris, par Monod, à l'empereur Alexandre, au camp de Langres, à ce moment où tout se dessinait si mal pour notre pays, dont la neutralité devenait de plus en plus précaire, une lettre bien connue, dont nous tenons à rappeler ici quelques lignes :

« Tendez noblement la main à cette nation amie de toutes les autres, qui ne demande qu'à conserver une indépendance dont elle n'abusera jamais. Puisse le monta-

gnard des Alpes et du Jorat reconnaître dans l'Empereur le citoyen qui règne sur le tiers de l'Europe et de l'Asie, le généreux ami qui respecta son indépendance et sa liberté.

» Pensez, Sire, au sexagénaire qui ne vous inspira que des maximes dignes de votre haute destinée et qui doit sans doute son caractère et ses principes au bonheur d'être Suisse, *d'avoir sucé en Suisse cet amour de la vérité et cette horreur de l'injustice* qui lui valurent votre estime<sup>17</sup>. »

En définitive, le tsar devint l'arbitre de la situation. Le 16 mars 1814, les puissances reconnaissaient l'existence des nouveaux cantons...

\* \* \*

...Une fois Napoléon renversé, les grandes puissances se réunissent à Vienne où Metternich et Alexandre joueront une partie sévère...

Le canton de Vaud avait prié Laharpe de se rendre à Vienne pour y défendre ses droits menacés. Notre compatriote accepta cette invitation<sup>18</sup> avec d'autant plus d'empressement que, pour lui, c'était une occasion de revoir son impérial élève et de veiller à la sympathie qu'il ne pouvait manquer d'attiser, Alexandre ayant été fortement impressionné par les intrigues de Metternich qui, par l'intermédiaire de son envoyé Sissach-Senft, à Berne, préparait aux Bernois leur récupération du canton de Vaud.

La position de Laharpe au milieu des diplomates rassemblés à Vienne devenait critique. La Sainte-Alliance faisait grise mine à ce républicain suspect de sympathie pour la France.

Voici ce qu'écrivit Soukhomlinof :

« On suppose que la manière d'agir trop généreuse par rapport à la France, qui avait causé tant de mal à la Russie, dérive en bonne partie de l'influence de Laharpe qui, de cette manière, avait témoigné sa reconnaissance à la France pour son hospitalité. » C'est là une allusion à son retour de Russie, alors qu'il ne pouvait pas franchir la frontière bernoise.

A Vienne, Laharpe se trouvait en qualité de délégué, muni de pleins pouvoirs, des cantons de Vaud, Tessin et Argovie. On raconte que les diplomates prenant part au congrès témoignaient une grande sympathie aux députés de Berne et se détournaient avec mépris de Laharpe. Celui-ci, ne pouvant plus supporter une telle humiliation et voyant clairement quel parti avait le dessus, communiqua à Alexandre son intention de repartir le plus tôt possible. Alexandre lui conseilla d'attendre un peu et, le lendemain, Laharpe lut dans les journaux qu'il avait reçu l'ordre de St-André Pervosvany — équivalent au titre de général. Cette grâce extraordinaire modifia immédiatement la situation de Laharpe, qui reçut des invitations à participer aux banquets diplomatiques, où on le traita très aimablement. Toutefois<sup>19</sup>, cette version n'est pas tout à fait exacte si l'on songe que le document établissant que Laharpe est investi de l'ordre de St-André, lui donnant ce titre de général, date du 28 mai 1814, à Paris. En tout cas, grâce à l'influence de l'empereur Alexandre au congrès de Vienne, l'indépendance et l'égalité des droits du canton de Vaud et de ceux qui avaient chargé Laharpe de représenter leurs intérêts, furent définitivement reconnus.

Mais ceux qui connaissent bien Laharpe savent qu'il était difficile à satisfaire. Il avait gagné la partie à Vienne

et cependant, plus tard, il trouvait des défauts à cet Acte. Serait-ce peut être parce que, pour en finir avec les perpétuelles réclamations de Berne, on accorda à cet Etat une indemnité de fr. 300.000, que Vaud devait lui payer — au lieu des 3 ½ millions que Berne entendait encaisser ?

Après le congrès de Vienne, l'indépendance helvétique proclamée, ainsi que sont intervenues la reconnaissance définitive du canton de Vaud, de ceux d'Argovie et du Tessin, la mission politique de Laharpe est terminée. C'est comme à regret qu'il voit son cher Alexandre regagner les bords de la Néva.

\* \* \*

Dans un des cahiers de notes déposés à la Bibliothèque cantonale vaudoise, nous avons trouvé deux brouillons de lettres datées de Vienne, adressées à Alexandre le 11 janvier 1815 ; elles montrent que l'on compte encore sur ses services ou, tout au moins, sur sa complaisance d'ami.

Dans la première, il parle de l'auteur d'un livre habitant Londres, dont il lui envoie un exemplaire et à qui il serait bon d'adresser une décoration (!) :

« Vous recevrez incessamment la suite. Persuadé que ces matières sont en première ligne parmi celles qui doivent contribuer à la gloire de votre règne, j'ai un grand plaisir à m'en occuper. Je me console un peu avec elles des obstacles que les âmes mettent à la régénération de l'Europe, que vous avez voulue, en pensant que nul ne pourra vous empêcher de faire reposer la prospérité de la Russie sur des bases qui assurent à jamais le bonheur de tous ses habitants. »

\* \* \*

En 1818, Laharpe est encore chargé d'une mission qui devait lui faire particulièrement plaisir : accompagner le grand-duc Michel dans un voyage en Italie. La Bibliothèque cantonale vaudoise possède le manuscrit dans lequel Laharpe en note sèchement les étapes.

...Puis, les lettres s'espacèrent<sup>20</sup> et quand parvint, en 1826, de Crimée, la nouvelle de la mort du tsar, qui avait voulu y vivre ses derniers jours, dans des conditions qui sont restées obscures — Maurice Paléologue rappelle la légende d'une mort supposée — ce fut, chez Laharpe, une explosion de douleur.

Quelques jours avant l'enterrement de l'empereur Alexandre, soit le 26 mars 1826, son successeur Nicolas avait écrit à Laharpe les lignes suivantes<sup>21</sup> :

« Au milieu de la cérémonie la plus funeste et pour ainsi dire sur la tombe de celui dont nous pleurons la fin, je répons à votre lettre du 16 janvier. Dans un tel moment, ma pensée doit, suivant le cours naturel, se porter vers vous et je veux estimer d'autant plus vivement les sentiments que vous m'exprimez. C'est sous vos yeux, par vos soins, que se sont développés les premiers germes de ces nobles qualités qui ont fait de l'empereur Alexandre la gloire de la Russie, et dont toute l'humanité pleure la fin. Mon cœur me dit ce qui a dû se passer dans le vôtre quand vous avez eu le malheur d'apprendre que ce grand monarque avait été enlevé à notre estime et à nos espoirs. Le lien qui existe entre nous par cette tristesse commune nous restera toujours sacré. Croyez-moi, je n'oublierai jamais l'affection que mon frère défunt avait pour vous, ni les minutes que j'ai passées avec vous. Il me sera toujours agréable de renouveler les affirmations de ma sincère admiration et de mon estime. »

Plus démonstrative encore est la lettre de la veuve d'Alexandre, la tsarine Elisabeth<sup>22</sup> :

« De tous ceux qui partagent avec moi ma tristesse profonde, écrit-elle à Laharpe, le souvenir de vous en ce moment cruel m'est le plus cher. Il me serait agréable de pleurer avec vous cet homme adoré dont vous connaissez la belle âme. Vous avez observé son développement, vous avez aidé ce dernier. Le défunt vous doit une partie de ses excellentes qualités dans le poste qu'il occupait et qui faisaient de lui l'objet de l'amour et de l'admiration aussi bien de tout son peuple que des étrangers. C'est pour cela que personne ne peut mieux comprendre que vous toute l'immensité de ma perte et me parler la langue que mon cœur désire le plus. Vous savez comment il aimait à se rendre compte de ce qu'il vous devait et je trouve une consolation en vous le répétant. Vous dites que le reste de votre vie est brisé par notre malheur, et je le crois. Mais souvenez-vous de l'influence que vous avez eue sur sa jeunesse, du bien que vous lui avez apporté, aussi bien qu'à toute l'humanité et vous trouverez toutes les consolations dans ce souvenir... » Suivent une vingtaine de lignes empreintes du même esprit.

Constantin, lui aussi, y alla de sa lettre dont nous n'avons pas les termes.

Après la mort d'Alexandre, les armées avaient prêté serment à Constantin, bien qu'un autre que lui dût monter sur le trône.

A lire l'histoire de Laharpe, telle que nous nous efforçons de la connaître, on peut constater que durant toute sa carrière, il se montra un homme ondoyant et divers. Il faut lire ses lettres à Philippe Stapfer pour bien se rendre compte de son caractère. Ondoyant et divers,

avons-nous dit, et cependant sachant bien ce qu'il voulait, très scrupuleux, montrant à ses élèves toutes les faces d'une question, toutes les possibilités extrêmes, sans s'embarasser des contradictions d'une application de doctrines, si bien que loin d'affermir leur caractère contre les faiblesses de l'homme, il les livrait à l'irrésolution ou au scepticisme.

Mais en philosophe plus qu'en homme politique, ce fut un chevalier de la justice et de la liberté, se lançant tête baissée dans les luttes les plus vives, avec une plume acérée, ne transigeant jamais avec la vérité, telle qu'il l'avait aperçue et telle qu'il la proclamait.

L. MOGEON.

## NOTES

<sup>1</sup> Le texte précédent (*Frédéric-César de la Harpe, précepteur des grands-ducs de Russie*) se trouve dans la R. H. V., fascicule de mars-avril 1938. C'est celui de la communication faite à la Société vaudoise d'histoire en février 1937.

<sup>2</sup> Dans ces pages, nous utilisons l'orthographe de la période révolutionnaire. En Russie même, on écrivait en un seul mot: Delaharpe.

<sup>3</sup> Maurice Paléologue, de l'Académie française, *Alexandre Ier, le tsar énigmatique*, Paris 1937, chez Plon. L'auteur, en traitant Laharpe de ridicule pédagogue (page 2), l'accuse d'avoir bourré le crâne de ses élèves de notions hétéroclites et de s'être perdu avec eux dans des considérations humanitaires. Mais il a quelques lignes judicieuses (page 10) quand il parle de l'assassinat de Paul :

« ...Ce qui incrimine le plus Alexandre, c'est sa conduite ultérieure envers les assassins : il n'ose en poursuivre aucun. »

Son ancien précepteur, La Harpe, qui s'était retiré en Suisse et qui n'a connu que très vaguement le drame du 23 mars, est bouleversé des soupçons qui pèsent sur Alexandre ; il lui écrit donc :

« Il ne suffit pas que Votre Majesté Impériale ait une conscience pure ou que ceux qui ont l'honneur de La connaître soient convaincus qu'Elle n'a cédé qu'à la nécessité. Il faut qu'on apprenne qu'Elle punit le crime dès qu'Elle le reconnaît et partout où elle se trouve.

» L'assassinat d'un empereur au milieu de son palais, dans le sein de sa famille, ne peut demeurer impuni, sans fouler aux pieds les lois divines et humaines, sans compromettre la dignité impériale.



Il faut faire cesser en Russie le scandale de régicides impunis constamment, souvent même récompensés, rôdant autour du trône et prêts à recommencer leurs forfaits.»

Voir aussi Soukhomlinoff en ce qui concerne Pestalozzi.

<sup>4</sup> Louis Schneider, *Aus dem Leben Kaisers Wilhelms*, Berlin. Nous renvoyons le lecteur à la livraison de mars-avril pour un autre témoignage.

<sup>5</sup> *Frédéric-César de la Harpe*, notice, par Charles Monnard, Lausanne 1838.

<sup>6</sup> M. Georges-Antoine Bridel a bien voulu nous donner sur ce personnage des indications un peu troublantes et desquelles il résulte qu'il aurait été chargé par un autre personnage plus haut placé que lui, de publier le *Gouverneur d'un prince*. Ce qui semble certain, c'est que M. Louis (von) Schneider, conformément à son assertion, est venu à la Bibliothèque cantonale qui, sur sa demande, lui a mis en mains les cahiers de Laharpe, dont il donne d'abondants extraits.

<sup>7</sup> Soukhomlinoff, M. J., membre de l'Académie impériale des sciences, *Frédéric-César Laharpe, éducateur de l'empereur Alexandre Ier*, étude publiée à St-Petersbourg en 1889 (éd. Souvarine) dans les « Recherches et articles sur la littérature et l'instruction », 516 pages. Ce qui concerne Laharpe est aux pages 36-205.

<sup>8</sup> Soukhomlinoff, page 2 des *Extraits de passages traduits en français* (manuscrit).

<sup>9</sup> Schilder N., *Alexandre Ier*. — Schilder, fils d'un Allemand du gouvernement balte, lieutenant-général, historien.

<sup>10</sup> Lorsque les Bernois envoyèrent à Paris une délégation au printemps 1798, à la tête de laquelle se trouvait le sénateur Luthard, Laharpe, peu avant son départ pour Aarau où il avait accepté de faire partie du Directoire helvétique, intervint en leur faveur, contrairement à ce que craignaient les délégués.

<sup>11</sup> Sur ce point, les opinions émises sont partagées, mais il semble bien, à lire les termes d'une lettre de Laharpe, que c'est lui-même qui demanda à retourner en Russie.

<sup>12</sup> Soukhomlinoff, *Extraits de passages traduits en français* (manuscrit).

<sup>13</sup> Schilder, *Alexandre Ier*, page 257, tome III.

<sup>14</sup> Idem, tome II, p. 96.

<sup>15</sup> William Martin, *Histoire de la Suisse*, Payot, Paris 1926, p. 208.

<sup>16</sup> Idem, *ibid.*, Verdeil, tome IV, page 427.

<sup>17</sup> Le 14 décembre 1815, lisons-nous dans le *Plumitif du Conseil d'Etat vaudois*, M. « de la Harpe » a été à Vienne comme agent du canton et cependant il a supporté les frais considérables de ce voyage et d'un long séjour pour lequel il n'a voulu accepter aucun remboursement. Ses rapports avec S. M. l'empereur de Russie donnaient à ses services le plus haut degré d'importance. Ajoutons, pour souligner le geste chevaleresque et parfaitement désintéressé de Laharpe, qu'il avait écrit lui-même au Petit Conseil du canton de Vaud pour le charger de défendre ses intérêts à Vienne comme



*Cliché obligeamment prêté par M. Bron, imprimeur.*

**FRÉDÉRIC-CÉSAR DE LA HARPE**

Né à Rolle le 6 avril 1754, mort à Lausanne le 30 mars 1838

il l'avait fait dans l'affaire de la Vallée des Dappes (voir *R.H.V.* 1937, p. 98 et suiv.). Son ami Rengger avait agi de même pour le compte de l'Argovie ; lui, non plus, n'accepta aucune rétribution.

<sup>19</sup> Soukhomlinoff souligne que l'initiative fut prise par Laharpe et c'est sans doute par inadvertance que Monnard est d'un avis opposé.

<sup>20</sup> L'influence de Laharpe sur Alexandre fut contre-balançée par Araktschéief, l'un des chefs de la conjuration qui aboutit au meurtre de l'empereur Paul I<sup>er</sup>, puis par Mme de Krüdener qui détermina, en 1815, chez Alexandre qu'elle recevait chez elle, une crise de mysticisme, l'accablant de louanges, le représentant comme une sorte de Messie. On peut même penser que l'épithète de « tsar énigmatique » que lui donne Maurice Paléologue s'explique par l'empire exercé par cette funeste Egerie. Il ne faut pas oublier non plus qu'Alexandre, dès bien avant sa prise de pouvoir, était sujet au désir de s'en aller bien loin, dans le monde, vivre comme un simple particulier avec sa jeune épouse.

Un de ses biographes, Schnitzler, tome I, p. 41, 42, *La vie intime d'Alexandre I<sup>er</sup>* (livre écrit en français), dit que « l'élève de César Laharpe connaissait une autre ambition que celle des conquêtes, une autre grandeur que celle du guerrier triomphant sur les cadavres dont une armée vaincue a jonché le champ de bataille et que le peuple russe, quoique très apte à la guerre et d'un courage à toute épreuve, n'est pas à vrai dire belliqueux ».

<sup>21</sup> Schilder, *Alexandre I<sup>er</sup>*, page 442.

<sup>22</sup> Schilder, *Alexandre I<sup>er</sup>*, page 289 (le texte français se trouve dans les notes de l'ouvrage).

---

## F.-C. de La Harpe

### Au soir d'une longue vie<sup>1</sup>

Dans la cérémonie d'aujourd'hui, j'ai le privilège de faire entendre la voix de celui dont nous célébrons la mémoire. Il y a quelques années, en effet, Mesdemoiselles Colomb, de Tolochenaz, avaient bien voulu me confier la copie de lettres que La Harpe adressait à leur grand-tante, Mademoiselle Jeanne Huc-Mazelet<sup>2</sup>, qui avait été comme lui à la cour de Russie.